

MON PRÉNOM, C'EST AIMÉ. Comme quoi, ça veut rien dire. Vous allez voir, je sais pas raconter les histoires.



On était tranquilles et voilà qu'on se croirait l'automne. Le sale mois de novembre où les visiteurs louent les chambres du premier et se lèvent plus tôt que le soleil pour aller tirer du plomb dans les bêtes. Combien y sont, les Parisiens ? Je dis Parisiens parce qu'ils viennent des villes, à voir leurs têtes, mais c'est peut-être pas Paris, ça doit être des bourgades, des villes de rien du tout mais des villes quand même. C'est Abdallah qui les a ramenés de la gare dans sa voiture de travail. Pour pas se salir les pneus, il les a laissés à côté du potager et il a dit vous finirez le trajet à pied, attention à pas vous abîmer les souliers. Je les imaginai pas si nombreux. Un ou deux, je me disais, et puis non, ils sont venus au complet. Martial, il était pour qu'on leur demande de déguerpir et de repasser après l'été. Mais c'était déjà presque la nuit. J'ai dit Martial on verra demain ! Te bile pas pour des têtes de chien ! parce que c'est comme ça qu'on les appelle les Parisiens. Il s'est mis à boudier. Mais Martial ! C'était prévu ! On a quand même pas fait ces trois lits pour rien ! Les lits, Martial ! Heureusement qu'il est fainéant. Il a réfléchi avec l'air de trouver ça compliqué comme situation et il a dit oui Aimé t'as raison on a quand même pas fait les lits pour rien. Mais il l'a pas vraiment dit comme ça, à cause du bégaiement. Et puis avec son caractère de cochon il a encore trouvé à redire contre les têtes de chien qu'étaient plus qu'à dix ou quinze mètres de la porte de la maison et qu'on voyait grandir de plus en plus à travers les carreaux. Regardez-moi ça qu'il disait. Ça sait même pas marcher dans la boue ! Il a raison. Faut marcher vite dans la boue, sinon c'est la boue qui vous marche sur les pieds. J'ai dit dans l'oreille de Martial : « Il faut être gentil avec les invités pour faire plaisir à Monsieur Louis ! Si tu contredis Monsieur Louis, tu seras affreux même de l'autre côté ! » Et d'un coup, ça s'est mieux passé, il a plus dit un mot, même si ses sourcils continuaient à se faire du mouron. Quand je dis plus un mot, c'est vraiment plus un mot, même pas bonjour, même pas est-ce que vous avez fait bon voyage, même pas je vais vous montrer vos chambres suivez-moi à l'étage s'il vous plaît. C'est moi qu'a dû tout leur expliquer. Tu parles d'un mois de mai. Pauvre Martial, faut le comprendre. Des nouveaux gens qui passent la porte d'entrée c'est des nouveaux yeux qui lui regardent la tête. Ils sont cinq, j'avais pas vu le petit gros, et si on compte le chien, ça fait carrément six, et comme je vois pas pourquoi qu'on compterait pas le chien, ils sont six, ces têtes de chien. Tant pis, ils se mettront à deux dans chaque lit. C'est pas l'hospitalité qui manque, j'vous jure, c'est les lits. Et puis à bien le regarder, le petit gros, il m'agace. Pourquoi que sa valise

a deux fois la taille de la valise de M. Truchon? M. Truchon qu'a pourtant deux fois la hauteur du petit gros... Pourquoi que la taille des valises a rien à voir avec la taille des gens? M. Truchon je l'ai reconnu même avant qu'il a mis son nom sur le registre des invités. Comme il avait peur qu'on le prend pas pour lui, il avait mis sa tête en photomaton sur le courrier qui disait je suis très honoré, je viendrai avec mon épouse et en dépit du chagrin qui nous frappe je me sens consolé en apprenant que Louis Yoke considérait mon amitié si hautement que, et cætera et cætera, je vais pas non plus vous le lire en entier son courrier, mais ce qu'est certain c'est qu'il avait l'air plus consolé que chagriné, et d'ailleurs lui et sa femme quand ils sont entrés je les ai trouvé pudiques à souhait parce qu'ils laissaient vraiment rien voir de leur chagrin. Combien de temps ça compte rester, j'en sais rien. Même pas demandé. J'ai fait juste ce qu'il faut de ménage pour pas les entendre tousser. Plus la maison se faisait propre et plus Martial se faisait une maladie de les voir arriver. Depuis deux ou trois jours, il s'était même mis à se gratter. Comme un pou qu'aurait attrapé des puces, il se grattait. Jour et nuit, ça faisait un sale petit bruit. Maintenant qu'ils sont arrivés, je lui trouve presque une dignité. Pour se faire du réconfort, il tient dans ses bras le petit Grin. Grin, c'est notre petit chat qu'on appelle Grin pour faire un jeu de mots. Comme quoi fallait pas se mettre des martel en tête. Je lui ai dit t'en fais pas Martial, quand ils seront repartis on retrouvera la tranquillité du mois de mai. C'est qu'il a perdu l'habitude de se faire regarder la tête. Depuis que Monsieur Louis est parti, y'a bien que Martial et moi pour supporter de voir ça. Si j'avais la même tête que sa tête, j'me jetterais dans le puits. Tandis que lui, il reste là et il m'aide à faire les lits. Mais attention, on n'a pas lavé les draps exprès pour les têtes de chien. On les a juste retournés pour faire propre. Vus de loin, on dirait des lits qui sortent de la blanchisserie. Non, quand même pas, y'a des traces. Monsieur Louis, avec sa pipe, sa robe de chambre, ses revues de chasse, ses pieds sans pantoufles posés sur le bord de la cheminée, il aurait dit y sont pas nets ces draps, avec des reproches et de l'alcool dans les yeux vu qu'il aime pas l'eau. C'est bien une phrase à Monsieur Louis, ça. Y sont pas nets. Mais il est plus là pour dire des phrases bien à lui Monsieur Louis. Il est plus là pour dire rien du tout. Les draps sales, faut dire que moi, ça m'est bien égal. On se couche pas pour sortir du lit plus propre qu'on y est rentré. J'ai vu que le petit gros a eu le hoquet quand j'ai montré son lit. Et puis il s'est mordu la langue quand j'ai dit vous allez partager le matelas avec le commandant Lyon-Saëck. Il a crié aïe! je me suis mordu la langue! Tandis que le policier ça lui faisait ni chaud ni froid de dormir dans le même lit que le petit gros qui pour de vrai s'appelle pas le petit gros mais Sacha Milou comme il a voulu le faire croire en signant dans le registre, même si ça trompe personne que personne s'appelle Sacha Milou à moins de fuir la police et d'inventer des histoires.

Jusqu'au souper, tout s'est bien passé, les têtes de chien faisaient des roupillons dans leurs chambres du premier étage et Martial grognait rien qu'un tout petit peu en bégayant que tout ça c'était du pire présage vu qu'on était en mai et qu'en mai les têtes de chien venaient pas pour chasser mais pour nous voler, et que si la maison, la ferme, l'étang et le parc de chasse devaient être à quelqu'un, c'était à nous et pas aux têtes de chien vu qu'on est presque les enfants de Monsieur Louis à force d'être chez lui. Et moi je disais Martial, tu sais, dans la vie faut partager, si Monsieur Louis t'entendait il serait pas fier de toi, et c'est le genre de phrase qui marche bien avec Martial qui aussi vite se met à plus parler et à plus bégayer parce que je vous ai pas dit mais Martial il bégaie sans s'arrêter depuis qu'il a eu son accident, même si on sait lui comme moi que c'était pas un accident mais une colère de Monsieur Louis qu'a mal fini. Cette discussion ça se passait pendant qu'on épluchait avec soin les navets pour la soupe des têtes de chien. C'est dire si Martial est un faux rancunier qui a le goût du travail bien fait.

LE PREMIER QU'A DESCENDU L'ESCALIER C'EST LE POLICIER qu'a pris sa retraite mais qu'a gardé son air policier. Ça se voit qu'il a pas fait la sieste tellement ses habits et ses cheveux sont bien repassés et sentent le linge frais même si c'est une façon de parler et qu'il faut s'attendre en vrai à ce que les cheveux du policier sentent le cheveu. Si elle était là, Lucette, elle dirait qu'il a encore belle allure, ce qui veut dire qu'il est trop vieux maintenant pour les choses de l'amour. Le commandant Lyon-Saëck, c'est le seul qu'a pas signé le registre des invités quand il est arrivé, mais ça sert à rien comme cachotterie puisque je l'ai déjà vu, et même si je l'aurais jamais vu, c'est le seul qui ressemble à un policier avec son air de vous piéger. Dès qu'on le voit on se tient droit sans faire exprès. Quand c'était son tour de signer, il a dit je signerai plus tard avec mon stylo, comme si le nôtre de stylo ça lui suffisait pas. Je dis au policier, maintenant, monsieur le commandant, il faudrait signer, et je fais signe à Martial d'aller chercher le registre dans l'entrée parce que ça lui fait toujours une occasion de s'en aller et de pas montrer sa tête, mais par contre on est obligé de lui voir sa façon terrible de boiter qui remonte aussi à l'accident qu'on a décidé de plus appeler accident maintenant que Monsieur Louis est parti et qu'à coup sûr il reviendra pas. C'est avec un stylo en or comme j'en ai jamais vu et Martial non plus que le commandant Lyon-Saëck signe *Commandant Lyon-Saëck* dans le registre, sans du tout arriver à tenir dans sa case et sur sa ligne, peut-être parce qu'il sait pas écrire petit ou peut-être parce qu'il aime tellement son stylo qu'il se fait pas à l'idée de lui donner rien qu'un petit coin de papier, comme un chien qu'on aimerait trop pour le faire dormir dans sa niche. À peine il a terminé de signer en débordant de tous les côtés qu'il me parle à moi et pas à Martial qu'est pourtant le plus près du commandant et le plus grand de nous deux et le plus vieux de quinze ans, mais qu'a cette affreuse laideur qui joue contre lui.

« Dites-moi, mon brave... est-ce qu'on est au complet ou est-ce qu'il en manque? »

– On est complètement au complet, monsieur le commandant. Je pensais pas qu'on serait aussi complets. »

Le commandant a essayé de voir dans mes yeux si j'avais un secret ou un mensonge, mais il a rien trouvé.

« Le notaire est attendu pour quelle heure? »

C'est une vraie discipline de pas montrer son chagrin et puis c'est la moindre des choses de pas pleurer pire qu'un marmot. Les sanglots, ils me mettent dans un embarras tellement dégoûtant que je prends les gens dans mes bras pour leur retirer un morceau de leurs tracas. Mais pareille retenue, j'ai jamais vu ça, c'est un bel exemple pour ceux qui pleurent pour rien, et ce que je veux dire c'est qu'il pourrait faire un brin semblant, le commandant, pour pas avoir l'air d'être venu que pour l'argent. Si Monsieur Louis voyait ça, il serait pas content. Mais bien sûr, il voit plus rien, comme il a un trou de fusil à travers lui.

« Le notaire vient que demain matin, monsieur le commandant. J'ai pensé que ces messieurs-dames voudraient d'abord du recueillement. »

Il a fait une grimace avec le nez.

« Vous avez très bien pensé, mon petit. »

Je connais pas le jour que je suis né mais je connais mon nombre d'années et c'est vingt-huit alors ça me fait sursauter quand on me dit encore mon petit. Le commandant a regardé par la fenêtre, du côté du cimetière, et ça je sais pas si c'était fait exprès, mais je crois que non, à cause de la nuit qui fait tout se ressembler.

« Il est enterré là-bas, entre son frère et tous les autres Yoke. Si vous voulez, monsieur le commandant, je peux vous accompagner pendant que Martial fait réchauffer la soupe. »

L'air du policier, ça marche à tous les coups : je me tiens droit malgré que d'habitude je me tiens toujours penché. Un peu comme si j'ai des bêtises sur la conscience. Lucette, elle dit qu'on est des pécheurs-nés et qu'on a toujours quelque chose à se reprocher, mais moi, j'ai beau chercher, je vois pas quoi. Ce qui me plaît chez le commandant Lyon-Saëck, c'est qu'il avance vite dans la boue sans s'occuper de la saleté que ça lui laisse aux ourlets. Ça se voit qu'il a eu un métier où on se retrouve dans la boue avec des morts aux pieds. Depuis que la maison est trop loin pour donner de la lumière, il me tient par la manche comme si ça va éclairer la nuit alors que ça changera rien, mais je lui dis pas pour pas faire celui qui connaît mieux la nuit que lui.

« C'est ici, monsieur.

– Il n'y aura aucune dalle?

– Si! Vous pensez bien! Un homme de sa qualité... On en mettra une tout en marbre avec écrit en doré tous nos regrets. »

À cause de la nuit et surtout à cause de la lune qu'était nulle part ce soir-là, je voyais pas sa tête mais je sentais qu'il avait des questions de policier à me poser.

« C'est arrivé quand, exactement?

– Ça va faire un mois, monsieur.

– Un mois! Et comment se fait-il qu'on ne nous réunisse que maintenant?

– J'ai fait aussi vite que possible, mais je suis lent, monsieur le commandant.

– Et c'est vous qui l'avez retrouvé?

– Non, monsieur. C'est Martial. On le cherchait partout depuis trois jours. On a marché partout où on pouvait marcher. Même la nuit avec des lampes électriques. Et puis c'est Martial qui l'a trouvé mais il pensait pas le trouver dans cet état alors pendant des jours il a pas parlé et il a pas mangé sauf le jour où j'ai fait les paupiettes vu que les paupiettes c'est son plat préféré.

– Je vois. Évidemment, avec la solitude, la vieillesse et peut-être même un peu... l'alcool... on pense au suicide.

– Bah oui, on pense même qu'à ça. On y pense toute la journée et aussi toute la nuit parce que Martial il sait plus s'endormir depuis qu'il a retrouvé Monsieur Louis troué par le fusil.

– Et en même temps, vous, je ne sais pas, mais moi, je ne peux pas m'empêcher de penser aux voisins qui devaient envier l'affaire de Monsieur Louis et regarder d'un mauvais œil tous ces gens de la ville qui arrivaient le vendredi et dépensaient une somme folle pourvu qu'un sanglier se mette dans la ligne de mire de leur fusil, rien qu'une fois dans le week-end, quitte à le rater...

– Des voisins? Mais monsieur! Y'en a pas des voisins! C'est qu'on est seuls, ici! Affreusement seuls, vous pouvez pas vous imaginer...

– Bien sûr! Je suis bête! Je ne sais pas pourquoi mais je me figurais qu'il devait bien y avoir quelques voisins. En ville, on a toujours un voisin. Mais ici, vous êtes complètement seuls. »

Les policiers qui font bien leur métier et les policiers de la télévision, ils peuvent pas s'empêcher de dire quelque chose et de pas dire quelque chose d'autre qu'ils disent quand même. Faudrait pas pendre les gens pour des imbéciles.

« Vous êtes Aimé, n'est-ce pas?

– Ça dépend un peu ce qu'on entend par-là, mais pour ce qui est du prénom, Aimé, c'est moi.

– On s'est déjà rencontrés, il y a un peu plus de deux ans. Vous vous souvenez ?

– Le prenez pas mal mais j'ai pas la mémoire des années. Des hommes qui viennent chasser, j'en vois des mille et des cents...

– Peu importe, moi je me souviens très bien de vous ! Et donc, Aimé, par la force des choses, vous vous retrouvez du jour au lendemain sans employeur et sans emploi...

– Sans employeur je dis pas, mais sans emploi... Je nourris les poules et les cochons, je passe l'épui-sette dans l'étang, je ratisse les allées, je tiens la maison, je m'occupe de Martial qu'est des fois pire qu'un enfant, je pose les pièges à gibier, je nettoie les fusils pour la saison, je fais le potager, j'arrose les buis de Monsieur Louis et pour dire la vérité je travaille encore pire qu'avant vu qu'avant c'était Monsieur Louis qu'arrosait lui-même ses buis.

– Pardon, je me suis mal exprimé, Aimé. Je ne voulais pas vous vexer... Je voulais dire... il n'y a plus personne pour vous payer.

– Oh, l'argent... vous savez... »

Le commandant est carrément accroupi sur la tombe de Monsieur Louis mais il se rend pas compte parce que c'est la nuit. Il a mis de la terre dans sa main et il se salit les doigts pareil qu'un marmot.

« Vous ne devez pas vous faire de souci pour la suite, Aimé. C'est écrit noir sur blanc sur le testament.

– C'est écrit noir sur blanc sur le testament que je dois pas me faire de souci ?

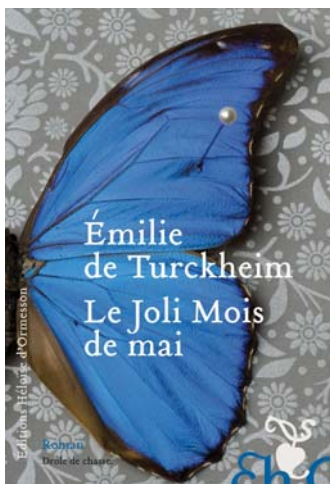
– Disons que Monsieur Louis a exigé que vous restiez dans la propriété quel que soit le partage décidé par les héritiers.

– Et Martial ? C'est écrit noir sur blanc qu'il doit pas s'inquiéter ?

– Martial ? C'est le garçon qui... Le pauvre homme ! Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

– Tiens, la soupe est prête. J'vois Martial qui fait des signes. »

Ça le regarde pas, le policier, pourquoi que Martial a tout qui lui manque d'un côté, plus



Émilie de Turckheim, *Le Joli Mois de mai*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2010 | www.heloisedormesson.com
128 pages | 14 € | ISBN 978-2-35087-145-5
Distribution/diffusion Interforum